Douzième Année. — N° 276 1er JUILLET 1908 Le Numéro : 50 Centimes.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

MILLER A PARIS

Le médium Miller qui nous donna, il y a deux ans, de si curieuses séances de matérialisations, est de nouveau à Paris depuis quelques jours.

Les groupes spirites chez lesquels il a réédité ses expériences m'avaient aimablement invité à y assister et je les en remercie d'autant plus qu'ils savent que, sur l'origine des phénomènes, je ne partage pas leurs idées.

Je n'ai pu, malheureusement, prendre part à toutes les séances auxquelles j'avais été convié. Je n'ai été jusqu'à présent que le témoin d'une seule d'entre elles, celle qui a eu lieu, le jeudi 25 juin, rue Milton, chez Mme Noeggerath, la fille de « Bonne Maman », qui continue les traditions d'amabilité et de distinction de sa mère.

Ce que j'ai vu et entendu, M. et Mme Letort, qui ont bien voulu se faire, pour l'*Echo du Merveilleux*, les historiographes de Miller pendant son séjour à Paris, vous le diront avec précision et impartialité, dans la série des comptes rendus si vivants dont nous commençons aujourd'hui la publication.

⁂

Ce que je voudrais constater, c'est dans quelles conditions de contrôle et de surveillance se sont effectuées les expériences qui ont eu lieu en ma présence.

J'avais été désigné, avec M. de Vesme, directeur des *Annales psychiques*, M. le pasteur Benezech et M. Blech, rédacteur au *Matin*, pour prendre, vis-à-vis du médium, toutes les précautions de nature à répondre aux objections des sceptiques.

Mme Noeggerath habite au deuxième étage. Nous avons attendu Miller dans la rue. Il est arrivé seul, à pied, en fumant son cigare. M. Klebaer, qui l'accompagnait dans son précédent voyage, est resté, cette fois, en Amérique. Les malveillants qui avaient essayé de prétendre que ce compagnon était un compère, ne pourront plus se livrer aux mêmes insinuations. Il est vrai qu'ils auront la ressource de supposer que le compère indispensable était caché dans l'assistance. Je déclare immédiatement qu'en ce qui concerne la séance dont je parle leur supposition serait purement gratuite. Toutes les personnes présentes se connaissaient et il n'en est pas une qui autorise le moindre soupçon. D'ailleurs, comment aurait opéré ce compère ?

Mais n'anticipons pas, comme on dit dans les romans-feuilletons.

⁂

Miller, sous le porche, nous serre la main. Il ne porte aucun objet suspect. Il gravit avec nous les deux étages et, sans qu'il ait pu prendre contact avec aucun des invités, il entre, en notre compagnie, dans le salon où auront lieu les expériences. Le salon est, à ce moment, vide d'invités.

Dans l'une des encognures a été installé le cabinet. Une sorte de ciel de lit en forme le plafond. Des rideaux en pilou tombent jusque sur le tapis. Nous examinons le ciel de lit, les rideaux, le tapis, minutieusement. Nous explorons les meubles. Nous regardons derrière les tableaux. Nous vérifions

tous les objets qui ornent la pièce. Nous ne découvrons, bien entendu, rien de suspect. Enfin, nous mettons les scellés sur la porte du placard, qui forme le fond du cabinet.

Nous prions alors Miller de vouloir bien se déshabiller. Il le fait de bonne grâce, et il apparaît bientôt, nu, à nos yeux. Ses vêtements, sa chemise, ses chaussettes, ses bottines, sont emportés dans une pièce voisine.

Nous lui donnons une chemise noire, un pantalon et un veston sans poche, que Mme Noeggerath a fait faire à son intention, et une paire de chaussettes. Avant de les lui remettre nous les visitons scrupuleusement.

Mais cela ne nous suffit pas encore. Nous n'ignorons pas que les incrédules prétendront (ils l'ont déjà prétendu) que Miller dissimule les objets nécessaires à la formation des « fantômes » qui apparaissent, dans les parties les plus secrètes de son individu. Eh bien, qu'on me pardonne ces détails, nous avons poussé la curiosité plus loin encore qu'on ne la pousse dans les conseils de revision : nous lui avons fait lever les bras, écarter les jambes, et il s'est livré en riant à cette gymnastique. Quatre paires d'yeux, pendant ce temps, l'exploraient, de haut en bas et en tout sens. Je puis jurer qu'il n'avait rien sur lui.

Il s'est ensuite revêtu des effets que nous lui avions remis. Par un excès de prudence et pour le cas où, subrepticement, pendant son déshabillage ou son réhabillage, il aurait jeté quelque objet, étoffe ou autre chose, derrière les rideaux, nous avons revisité le cabinet de fond en comble.

Ces préparatifs achevés, en pleine lumière, on fait entrer les invités qui gagnent leur place, tandis que, pour continuer d'empêcher le médium de prendre contact avec aucun d'entre eux, nous lui faisons un rempart de notre corps.

Il faut donc admettre — ou il n'y a plus de certitude humaine — que Miller, dans la séance qu'il a donnée chez Mme Noeggerath, n'avait à sa disposition aucun appareil, absolument aucun, pour produire les phénomènes qui, deux heures durant, ont émerveillé et déconcerté l'assistance.

⁂

Ces phénomènes, encore une fois, je laisse à M. et Mme Letort le soin de les décrire. Ils étaient, d'ailleurs, analogues à ceux que nous avons, il y a deux ans, si longuement analysés. C'étaient des formes, tantôt vagues, tantôt compactes, tantôt de contours imprécis, tantôt de contours très nets, qui, les unes, sortaient toutes constituées du cabinet, et les autres, au contraire, se constituaient devant les rideaux. Sauf celles qui s'effondraient, aussitôt qu'apparues, elles semblaient avoir une personnalité distincte du médium, personnalité que caractérisaient le son de leur voix, leur manière de parler, leur corpulence ou leur stature variées, leur plus ou moins de vivacité, leurs gestes surtout...

Après la séance, quand Miller sortit du cabinet, les quatre membres de la Commission de contrôle quittèrent leur place et l'entourèrent, de manière à éviter, après comme avant, qu'il n'entrât en communication avec l'un quelconque des assistants.

Les invités se retirèrent.

Et, de nouveau, nous restâmes seuls avec le médium.

Il enleva, devant nous, les effets d'emprunt dont il était revêtu et réapparut, nu comme un ver, à nos yeux. Nous réitérâmes notre inspection, avec autant de minutie que la première fois. Miller n'avait rien sur lui, il n'y avait rien dans les hardes qu'il quittait, il n'y avait rien dans le cabinet et les scellés étaient intacts.

Libre après cela, aux sceptiques, de continuer de parler de fraude et de supposer des trucs.

Il nous est impossible, quant à nous, d'imaginer le mécanisme d'une supercherie quelconque et, si invraisemblables ou si déroutants que soient les phénomènes, nous nous faisons comme une sorte de devoir de conscience de déclarer que, en l'état de choses actuel, rien ne nous permet d'en suspecter l'authenticité.

GASTON MERY.

Les Séances du médium Miller

SÉANCE DU 18 JUIN 1908

La première séance que Miller donna à Paris fut une séance tout à fait intime; mais elle ne réussit pas, ou plutôt fut interrompue, dès la première manifestation, car un docteur qui se trouvait là, plus que sceptique, inquiéta les *contrôles* de Miller, par ses agissements, et Betsy dit, d'après ce qui nous a été raconté : « que les fluides étaient brisés et qu'il n'y aurait rien. »

La séance du 18 juin eut lieu chez Mme David, dans une rue des Batignolles. Il y avait quatorze personnes dans la salle à manger, une pièce plutôt petite. Citons le pasteur Bénezech et sa femme, Léon Denis, Gabriel Delanne, le docteur Chazarain, le docteur Dusart, M. et Mme Letort. Assistait aussi Mme Priet, la grande amie du médium, une vieille dame pleine de vaillance, malgré son âge, médium aussi; elle prend soin de Miller depuis bien des années, l'aide, le réconforte dans ses défaillances physiques. C'est cette dame qui, il y a deux ans, avait décidé Miller à aller donner des séances à Paris, séances dont on se souvient et dont tous les comptes rendus parurent dans l'*Echo du Merveilleux.* Il y avait aussi, naturellement, Mme David, la maîtresse de la maison, ainsi que sa petite fille, âgée de dix ans.

On se rappelle, et nous disons cela pour les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux*, que les séances de Miller se composent toujours de deux parties; dans la première, le médium est avec les assistants, assis près des rideaux : il interroge les formes qui se présentent : « Who is it? »; il parle, et, quand un assistant fait une remarque, éclate parfois de ce rire frais et enfant qui le marque bien; dans la seconde partie, Miller entre avec sa chaise dans le cabinet, où il est généralement entrancé : c'est à partir de ce moment que croissent, se perfectionnent les manifestations.

Il en fut ainsi à cette séance du 18. M. Letort, tout en notant chaque incident, s'était chargé de régler la lumière; il obéissait à Betsy (« le contrôle » du médium et qui règle la marche des phénomènes), qui réclamait un peu plus de clarté ou un peu plus d'obscurité.

Le cabinet avait été élevé à l'un des angles de la pièce, et il était assez petit.

Après une invocation de L. Denis, on attendit à peu près dix minutes avant de voir apparaître une forme. qui essaya de sortir, s'avança peut-être d'un pas, et qui rentra dans le cabinet. Puis plusieurs autres formes se montrèrent, s'encadrant dans les rideaux. L'œil voyait une surface blanche, transparente, mais ne saisissait pas distinctement les délimitations. C'est toujours ainsi aux premières manifestations.

On aperçut une forme qui dit : « Regardez-moi. » C'était Betsy. Elle ajouta : « Je suis contente de voir toute la société. »

Vinrent ensuite, successivement, deux formes. Elles s'encadraient dans les rideaux. Nous supposons qu'elles ne doivent pas être complètement formées. La première dit : « Adèle Dusart. » C'est le nom de la mère du docteur Dusart. La seconde dit : « Georges Desnoés. » Une dame nous apprend : « C'est un cousin de mon mari. » Il y a des coups de contentement frappés dans le cabinet.

Alors se produisit une matérialisation par un procédé que nous n'avons encore jamais eu, Miller étant en dehors du cabinet. On vit d'abord un léger nuage transparent tout en haut des rideaux et à gauche, et c'était à l'endroit le plus éloigné du médium. Il y en a qui remarquent que Miller est au moins à un mètre et demi. Le nuage descendit lentement en s'allongeant et sans former boule, et presque au même moment où il toucha le parquet on put distinguer une forme humaine, mais elle était plutôt « éthérialisée » que matérialisée, car, comme pour les précédentes formes, elle paraissait presque transparente. Elle fit : « Bonne Maman », et quelques-uns des assistants, parmi lesquels M. Letort, affirmèrent qu'ils reconnaissaient sa voix. Mme Letort, elle, ne reconnaissait pas la voix mais la taille, selon elle, était bien celle de Bonne Maman. Quand la forme toucha le parquet, plusieurs assistants remarquèrent qu'ils distinguaient Miller. Elle s'avança peut-être à un mètre du cabinet entre le Dr Dusart et le Dr Chazarain, et à un moment elle occulta le Dr Dusart. Ce qui fut remarqué. La pièce attenante à celle où avait lieu la séance avait la porte ouverte et, de la fenêtre de cette pièce, venait une grise clarté qui permettait de distinguer assez bien les docteurs Dusart et Chazarain.

Ensuite, une main se montra, très haut, s'agitant au-dessus de nous, dans tous les sens, et ce phénomène, ainsi que le précédent, fut observé par Miller avec beaucoup d'intérêt. Il causait et s'écriait comme les autres; il se leva même une fois avec Gabriel Delanne, pour mieux voir. La main descendit et elle toucha plusieurs des assistants, entre autres Léon Denis, qui était juste à deux mètres du médium. C'était une main longue, qui paraissait fine, bien matérialisée. On voyait aussi une partie du bras.

Betsy parla dans le cabinet, priant qu'on examinât

celui-ci, et M. Bénezech fit la visite qu'on demandait.

Lorsque Miller fut entré dans le cabinet, il y eut plusieurs phénomènes. Le Dr Dusart apprit qu'on l'avait touché, ainsi que Delanne et M. Bénezech. Betsy nous demanda de chanter, du parfum se répandit dans la pièce. Delanne annonça un courant d'air, que Dusart dit ne pas sentir encore ; le parfum devint plus fort, ainsi que le courant d'air, et, cette fois, le docteur Dusart s'écria : « Cela ferait soulever mes cheveux ». Pendant tout ce temps, on voyait les rideaux s'agiter, se gonfler.

Après que Betsy nous eut appris qu'elle était très contente, Bonne Maman se manifesta une seconde fois. Elle se matérialisa et se dématérialisa en dehors du cabinet. Ce fut une boule nuageuse qui parut en haut des rideaux et en avant, et qui descendit, toucha le parquet, en face de Delanne, à peu près à un mètre du cabinet, grandit, se développa. Elle s'annonça : « Bonne Maman », puis dit, entre autre choses : « Je suis heureuse de vous voir tous !... Quel plaisir !. . Quel bonheur !... Je l'aime (le médium) encore plus dans l'au-delà que je l'aimais sur terre ». Elle se tenait sur le milieu du parquet, dans la pose que tous lui ont vue dans son salon de la rue Milton lorsqu'elle parlait. Si ce n'était pas sa voix, c'était bien sa silhouette, ses gestes, son énergie. Elle dit encore : « Cher Gabriel, cher Denis, Monsieur et Madame Letort, chers amis, cher Chazarain, docteur Dusart ». Elle ajouta, commençant à diminuer : « Je serai avec tous pour vous donner des preuves de l'au-delà ». Delanne remarqua tout haut : « Comme elle baisse ! » Elle parla jusqu'au moment où la base de la tête fut au niveau du parquet, et la voix suivait la décroissance de la forme. Quand on n'entendit plus rien, quelques secondes encore, on vit une blancheur qui s'attardait sur le parquet.

On entendit dans le cabinet de forts rauquements. C'est un Indien qui vient pour donner des forces. Puis Betsy, après avoir demandé un peu plus de lumière, se montra, et elle dit qu'elle était heureuse de nous voir tous. Elle essaya de parler français, mais s'arrêta, et elle ajouta, en anglais, que le médium donnerait une séance de contrôle, laquelle aurait lieu chez Mme Noeggerath, et qu'on pourrait inviter qui on voudrait, mais elle ne savait pas quand elle pourrait avoir lieu. Le Dr Benton vint se placer à ce moment à côté d'elle, et l'on put constater la différence de taille entre les deux formes, l'une très grande, l'autre petite.

Betsy se retira, et le Dr Benton nous parla assez longtemps d'une voix personnelle, forte et vibrante, une voix qui ne ressemble pas du tout à celle de Miller. Mme Letort a remarqué qu'il s'exprimait avec précision et en formant bien ses phrases, ce que ne fait pas le médium.

Betsy parla ensuite pour demander si tous avaient bien vu les deux formes en même temps, puis de nouveau l'Indien poussa ses cris rauques, et une forme apparut, grande, mince, avec une petite tête ; elle écarta et rapprocha ses vêtements, et elle donna le nom de Béranger. « Le chansonnier ? » demande-t-on. On répondit oui. Il dit : « Je suis heureux de vous voir tous. » On nous apprend, dans le cabinet, que c'est la première fois qu'il se matérialise.

Angèle Marchand parut après Béranger. Elle vient à sa mère, Mme Priet, qui lui demande si elle pourra être embrassée par elle ; elle répond non. Elle va vers le Dr Dusart, le touche, puis revient et dit à un assistant, Léon Denis, nous croyons, qu'elle veut lui toucher la tête. « Et à moi ? » sollicite M. Bénezech. Mais elle ne peut ce soir.

Quand Angèle Marchand est rentrée dans la tente, Gabriel Delanne remarque qu'elle avait une petite main et des bras minces, et Mme Benezech « que les draperies sont comme du tulle ».

La forme qui nous apparut ensuite fut Lillie Roberts. Elle dit, en anglais : « Je suis très heureuse de vous voir. »

Elle porta son bras en avant et l'on distingua bien sa main. Elle toucha Bénezech, puis elle alla embrasser Dusart sur le front. Celui-ci dit que c'était un baiser chaud, et plusieurs, pour ne pas dire tous, certifient qu'ils ont bien entendu le claquement du baiser.

Parmi les assistants, il y avait deux amis de Léon Denis, le pasteur Bénezech et sa femme, venus exprès de Montauban, pour assister à une ou plusieurs séances. C'est après l'apparition de Lillie Roberts et après un bruit de vaisselle remuée, Betsy ayant demandé à M. Letort de faire un peu plus de lumière, qu'eut lieu pour eux une manifestation bien touchante. Un homme, — on ne sait pourquoi, mais on ne pouvait douter que ce fût un homme ; — un homme, grand et qui paraissait jeune, sortit du cabinet. Lentement, solennellement presque, il fit quelques pas en avant ; puis, sans rien dire, il recula comme si on le retenait, ensuite il s'avança de nouveau, tourné vers M. et Mme Bénezech, et réussit enfin à articuler faiblement : « papa et maman » ; il se pencha vers eux sans oser tout à fait les approcher. Tous les deux éclatèrent en sanglots, se penchant vers l'apparition et tendant les bras en appelant : « Est-ce toi, Georges ? » « Georges, mon fils ! »

L'apparition fit signe que oui, et, quoiqu'elle ne pût parler, on sentait qu'elle était aussi émue qu'eux. Elle avait peine à se tenir, vacillait comme la flamme d'une bougie sous le vent, et murmura cependant : « Je suis

heureux, maman. » Cela dura ainsi pendant quelque temps, et ce fut tellement émotionnant que nous ne croyons pas qu'un seul de nous eût les yeux secs. Nous avons tous plus ou moins pleuré, et Léon Denis tendait en sanglotant les bras en l'air pour remercier l'au-delà. Enfin, l'apparition, se retirant vers les rideaux, s'est enfoncée dans le parquet, et, quelques secondes encore, on vit une blancheur qui tardait à disparaître. M. Bénezech répéta plusieurs fois : « C'est sa taille... Oui, c'était bien sa taille. »

L'apparition avait un mouchoir qui passait sous le menton et qui venait se rattacher sur le dessus de la tête. On voyait parfaitement la corne qui formait l'attache. Comme nous demandions après la raison de ce détail, Betsy dit, dans le cabinet, que c'était pour maintenir la tête, qui n'était pas bien matérialisée, puisqu'il se matérialisait pour la première fois.

Après la manifestation Georges Bénezech, Betsy termina la séance. Elle nous avait prié de chanter, et nous chantions mollement, à peine ; aussi nous avertit-elle que si on ne chantait pas, elle ne pourrait rien faire. Nous obéîmes un peu mieux, et elle nous promit d'essayer de chanter, s'adressa à la petite fille de la maîtresse de la maison, lui apprenant qu'elle était très contente de la voir, parla ensuite à Mme Monroc, disant qu'elle l'appellerait désormais « my rock », et uelques instants après demanda : « My rock est là ? » Tout ceci en anglais. Elle ajouta que la séance avait été donnée pour M. Bénezech, qu'un jour il comprendrait son bonheur. Elle dit encore : « Ceci n'est rien. Vous aurez d'autres preuves. » Tous nous avons bien vu sa figure noire. Puis elle posa la main sur la tête du docteur Dusart.

Betsy demanda une idée de lumière, se pencha pour se faire bien voir. Nous chantâmes une chanson américaine, et nous entendîmes parfaitement sa voix qui se mêlait aux nôtres, une voix d'un timbre spécial. Elle dit : « Good night », et immédiatement, la forme à peine disparue, le médium était au milieu de nous.

CHARLES ET ELLEN LETORT.

(*A suivre*).

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *Le Merveilleux dans les Mémoires de Mlle George.*

Vers 1857, une vieille dame, d'une corpulence formidable, passait chaque jour une heure ou deux à griffonner quelques feuillets, tout en gémissant et en se bourrant le nez de tabac.

C'était Mlle George, écrivant ses Mémoires.

Cette vieille dame, si terriblement mamelue, avait été la plus belle femme de son temps. Jeune fille, inconnue encore, avant ses débuts, quand elle paraissait au balcon de la Comédie-Française, le public, tourné vers elle, applaudissait son entrée. Elle devait saluer cette foule d'admirateurs anonymes, dont on eut pu lui dire, comme le maréchal de Brissac à Marie-Antoinette : — Ce sont autant d'amoureux !

Ce renom de beauté avait attiré tout Paris à son début (29 novembre 1802) ; on s'écrasait à la porte du Théâtre Français, raconte dans son feuilleton du 10 frimaire an II, le célèbre et sévère critique Geoffroy, qui, les côtes encore froissées, s'écrie : *Quæque ipse miserrimus vidi.*

« ...Les femmes, étouffées, poussaient des cris perçants, tandis que les hommes, dans un silence farouche, oubliant la politesse et la galanterie, ne songeaient qu'à s'ouvrir un passage aux dépens de tout ce qui les environnait...

« Et moi, voyant Mlle George, j'ai dit : Faut-il être surpris qu'on s'étouffe pour une aussi superbe femme ?

« ...Sa figure réunit aux grâces françaises la régularité et la noblesse des formes grecques ; sa taille est celle de la sœur d'Apollon, lorsqu'elle s'avance sur les bords de l'Eurotas, environnée de ses nymphes, et que sa tête s'élève au-dessus d'elles. Toute sa personne est faite pour offrir un modèle au pinceau de Guérin. »

Il faudrait lire encore la page enthousiaste de Théophile Gautier, dans les *Belles Femmes de Paris*. Une quarantaine d'années après, pourtant !

« ... Les années glissent sur sa face de marbre sans altérer en rien la pureté de son profil de Melpomène grecque... Malgré le nombre exagéré de lustres qu'elle porte, Mlle George est toujours belle.

« Elle ressemble à s'y méprendre à une médaille de Syracuse ou à une Isis des bas-reliefs égénétiques. L'arc de ses sourcils, tracé avec une pureté et une finesse incomparables, s'étend sur deux yeux noirs pleins de flammes et d'éclairs tragiques ; le nez mince et droit, coupé d'une narine oblique et passionnément dilatée, s'unit avec son front par une ligne d'une simplicité magnifique ; la bouche est puissante, arquée à ses coins, superbement dédaigneuse, comme celle de la Némésis vengeresse qui attend l'heure de démuseler son lion aux ongles d'airain. Cette bouche a pourtant de charmants sourires, épanouie avec une grâce toute impériale, et l'on ne dirait pas, quand elle veut exprimer les passions tendres, qu'elle vient de lancer l'imprécation antique ou l'anathème moderne.

« Le menton, plein de force et de résolution, se relève fermement et termine par un contour majestueux ce profil qui est plutôt d'une déesse que d'une femme.

« Comme toutes les belles femmes du cycle païen, Mlle George a le front plein, large, renflé aux tempes, mais peu élevé, assez semblable à celui de la Vénus de Milo, un front volontaire, voluptueux et puissant, qui convient également à Clytemnestre et à Messaline.

« ... L'attache des bras a quelque chose de formidable pour la vigueur des muscles et la violence du contour. Un de leurs bracelets ferait une ceinture pour une femme de taille moyenne. Mais ils sont très blancs, très purs, terminés par un poignet d'une délicatesse enfantine et des mains mignonnes, frappées de fossettes... »

Des empereurs, des princes, des maréchaux d'Empire et des « maréchaux de la littérature », comme disait Balzac, avaient aimé cette femme. Mais l'obésité envahit ce corps admirable, détruisit ces lignes si pures. Dans les dernières années de sa vie, la déesse octogénaire apparaissait comme une sorte de mastodonte. Elle jouait encore, en province, dans des granges, sifflée par des paysans. Elle voulait remonter sur la scène du Français pour une dernière représentation de retraite, et à Houssaye, qui la suppliait de rester dans la coulisse, elle répondait avec un amer sourire :

— Ah! si j'avais dix ans de moins, vous ne me chanteriez pas cette chanson-là, car je vous donnerais une de ces heures dont un homme se souvient toujours. « Or, — note Houssaye tout effaré, — elle avait quatre-vingts ans ».

Ces Mémoires, qu'elle écrivit pour tâcher de gagner un peu d'argent, — car tout avait coulé dans ses mains insouciantes — devaient être revus par le couple Desbordes-Valmore, George n'ayant, comme elle l'avoue et comme elle le montre, ni style ni orthographe. Me Chéramy, le plus spirituel des avoués parisiens, acheta à la vente de Tom Harel (fils du verveux et malchanceux Harel et, peut-être, de George elle-même, ou de sa sœur), le manuscrit original de l'illustre actrice. Il vient de le publier dans son incorrection savoureuse, avec toutes sortes de soins et de dispositions ingénieuses, de notes érudites, de documents, d'appendices. C'est le petit événement littéraire du jour.

Les Mémoires de George ne vont que jusqu'en 1808. On regrettera vivement qu'elle n'ait pas poussé jusqu'au romantisme, dont le théâtre lui valut une seconde gloire, et que nous n'ayions pas ses souvenirs sur Hugo, Vigny, Dumas, Marie Dorval, Frédéric Lemaître..., etc. Dans cette première partie de sa vie, ce qui est le plus curieux, c'est ce qu'elle nous raconte de ses relations avec Bonaparte, premier consul. On était d'accord que Napoléon fut brutal avec les femmes. « Il leur faisait mâcher le mépris », a dit Stendhal. Il n'est pas possible de reproduire le détail de ces brusques entrevues, tel que Stendhal le rapporte et que M. Frédéric Masson le confirme.

Avec George, au contraire, le redoutable amant eut été tendre, prévenant, plein d'ardeur juvénile, de gaminerie, de folâtrerie enfantine. Elle est seule à nous le montrer sous cet aspect imprévu, et il est permis de croire qu'écrivant à soixante-dix ans, la bonne « Georgina » — c'était le nom que lui donnait Bonaparte — se flattait un peu.

*
* *

Ecrire ses Mémoires en bourrant son nez de prises de tabac, n'était pas la seule distraction de Mlle George, septuagénaire : elle faisait aussi des réussites. C'était son faible. Elle n'en parle qu'une ou deux fois dans le manuscrit publié par M. Chéramy, notamment lorsque, allant de Saint-Pétersbourg à Stockholm, elle vint séjourner dans un village de Finlande :

« Je me couchais fort tard, selon mon habitude. J'avais des cartes et faisais force réussites... »

Elle était très superstitieuse, comme toute la société de son temps, qui avait grandi dans les angoisses révolutionnaires. Le mameluk Roustan, qu'elle rencontrait lorsque Constant l'introduisait de nuit à Saint-Cloud ou aux Tuileries, ne passait-il pas pour y introduire, par le même chemin mystérieux, le célèbre « Petit Homme Rouge »? La bonne Joséphine, dont elle parle avec une assez plaisante tendresse, n'avait-elle pas sa légende? George ne savait-elle pas bien qu'une vieille négresse des Trois-Ilots avait prédit à la petite créole qu'elle deviendrait « plus que reine ». Et encore que, dans la prison des Carmes, un M. Duvivier, disciple de Cagliostro, lui avait fait voir dans une carafe la mort de son premier mari, M. de Beauharnais?

Le mysticisme de sa race allemande prédisposait Mlle George à donner dans toutes les superstitions de son temps, qui sont encore, d'ailleurs, du nôtre. Elle crut aux cartes, au marc de café, aux somnambules. Harel, avec qui elle vécut conjugalement, et qui était aussi sale que George était soigneuse de sa personne, avait eu l'idée extraordinaire (voyez les *Mémoires* d'Alexandre Dumas), d'installer dans leur appartement... un cochon! un cochon qu'il appelait Piaf-piaf et pour lequel il débordait de tendresse. George était outrée. Mais Harel sut lui persuader que ce cochon était une bête fétiche et sacrée, et qu'ils lui devraient la fortune. Aussi le toléra-t-elle, et fut-elle inquiète lorsque Dumas, Janin et autres, excédés de Piaf-piaf, décidèrent sa mort et l'assassinèrent lâchement pendant une absence d'Harel.

Vers cette époque, George avait encore deux magnifiques boutons d'oreilles en diamant, le premier présent que lui eut fait Bonaparte. Ces boutons étaient si gros, que bien souvent George les enlevait se plaignant qu'ils lui allongeaient les oreilles.

Un soir, à souper, elle les avait ainsi posés sur la nappe parmi des épluchures et des coques d'amandes. Le domestique vient avec la brosse, pousse boutons et épluchures dans une corbeille et jette le tout par la fenêtre.

George se couche sans songer aux diamants et s'endort avec tranquillité. Le lendemain, sa sœur cadette entre dans la chambre.

— Eh bien, dit-elle, tu peux te vanter d'avoir de la chance ! Regarde ce que je viens de trouver.

— Un de mes boutons ?

— Oui, ma chère, et sais-tu où je l'ai trouvé ? Dans la rue, à la porte. Tu l'as perdu, sans doute, en rentrant du théâtre.

— Mais non ! Je les avais en soupant.

— Tu en es sûre ?

— Si sûre que comme ils me gênaient je les ai mis sur la nappe. Qu'en ai-je donc fait après ? où les ai-je serrés ?

— Ah ! mon Dieu ! s'écria George cadette, je me rappelle : nous mangions des amandes; le domestique a nettoyé la table avec la brosse...

— Ah ! mes pauvres boutons... descends vite.

La sœur remonte cinq minutes après avec le second bouton, qu'elle avait trouvé dans le ruisseau.

— Ma chère amie, s'écria George, nous sommes trop heureuses ! Cours faire dire une messe, ou sans cela il nous arrivera quelque grand malheur.

La pauvre femme ne devait pas avoir longtemps besoin de faire dire des messes ou de jeter une bague à la mer, comme Polycrate, pour exorciser son bonheur !

GEORGE MALET.

Prestidigitateurs et Médiums

Les prestidigitateurs n'ont pas encore relevé le défi que leur a lancé notre confrère l'*Eclair* et dont nous avons parlé. Il est même infiniment probable qu'il ne le relèveront jamais, puisqu'aucun d'entre eux n'a jugé bon d'offrir, au cours du Congrès annuel de la prestidigitation qui vient de se tenir à Paris, de tenter l'épreuve de la lévitation, objet du défi, qui, cependant, était inscrite à l'ordre du jour.

Notre distingué confrère, M. Georges Montorgueil, exceptionnellement, et en raison du défi lancé par lui, avait été autorisé à assister à ce congrès. Or, il nous a informé dans l'*Eclair* que toutes les questions inscrites au programme ont été résolues par les congressistes, sauf celle qui avait trait à la lévitation, qui ne fut même pas discutée. Il est vrai que les prestidigitateurs, avant de décider s'ils doivent ou non accepter d'en donner publiquement la solution, veulent peut-être étudier plus à fond le problème qui leur est soumis.

Jusqu'à présent donc, le point de savoir si un illusionniste peut, comme certains le prétendent, produire artificiellement les phénomènes médiumniques, reste un point d'interrogation.

Si le silence observé par les prestidigitateurs dans leur congrès ne peut être, dès maintenant, assimilé à un aveu d'impuissance, et s'il convient, pour trancher définitivement la question controversée, d'attendre que les illusionnistes aient parlé, il n'en est pas moins digne de remarque que deux d'entre eux, et non des moindres, ont, hors de séance, fait des aveux très francs, desquels il résulte clairement que, pour eux, la médiumnité est une chose et la prestidigitation une autre.

Ces prestidigitateurs, MM. Remy et Dizien, ont établi, en effet, une distinction très nette entre l'habileté qui leur permet, ainsi qu'à leurs confrères, d'exécuter des tours d'adresse, et la faculté spéciale de laquelle procèdent les phénomènes médiumniques.

Le premier a fait, il y a quelque temps, à ses émules en illusionnisme, une conférence sur lesdits phénomènes, et il les a expliqués sans avoir besoin de faire le moindre emprunt aux trucs variés et savants dont il use avec tant de maîtrise.

Le second a tenu, devant M. Méliès, président de la chambre syndicale de la prestidigitation, des propos qui ne laissent aucun doute sur sa façon de penser. Ces propos, M. Méliès les a rapportés à M. Georges Montorgueil, qui les a reproduits dans l'*Eclair* :

« — La lévitation, a déclaré M. Dizien, est une manifestation étrangère à nos exercices. Etant jeune, j'ai fait lever une table sans contact — et sans truc. »

Notre confrère a tenu à interroger lui-même M. Dizien :

« — Eh bien, Monsieur, lui a-t-il demandé. Vous êtes prestidigitateur; quand vous avez fait lever cette table, était-ce grâce au secret de votre art?

— J'ai fait comme médium, il y a vingt ans, se lever un meuble que je ne ferais pas lever comme prestidigitateur aujourd'hui, lui a répondu M. Dizien. Médiumnité et prestidigitation font deux. »

M. Gustave Le Bon apprécierait peut-être, à l'heure actuelle, toute la justesse de cette affirmation, s'il ne

s'était pas ingénié jusqu'ici à accumuler entre lui et les médiums des obstacles tellement insurmontables que ces derniers ont dû renoncer à en tenter l'escalade.

Il paraît, toutefois, qu'un médium américain se rirait de tant de difficultés. Il vient, en effet, d'offrir d'expérimenter dans les conditions requises par le docteur Le Bon lui-même, et de lancer à ce savant un défi de dix mille dollars.

Voici la lettre, adressée à l'*Eclair*, par laquelle nous avons appris l'existence de ce nouveau et considérable défi :

Monsieur le Directeur,

Un ami, confrère en sciences, me fait parvenir un numéro de l'*Eclair* où il est question d'une épreuve subie par un prestidigitateur qui prouverait sa puissance médiumnique.

A ce défi lancé par M. G. Lebon et le prince Roland Bonaparte, je répondrai ceci :

Les prestidigitateurs sont-ils aptes à discuter sciences psychiques, théosophiques, spiritualistes ?

La question de s'adresser à des hommes très adroits, mais, en somme, simples faiseurs de tours d'adresse, n'implique-t-elle pas que certains savants considèrent les sciences de l'au-delà comme une jonglerie ?

Pourquoi ces savants ne s'adressent-ils pas à la généralité des individus qui, sans être prestidigitateurs, peuvent être médiums et prestidigitateurs sans le savoir. Sans le savoir et voici pourquoi : un médium peut, animé par l'esprit si vous voulez, imiter le tour d'adresse exécuté par un escamoteur; il peut également, toujours animé par la même inconscience d'un art quel qu'il soit, écrire des vers, peindre ou jouer d'un instrument quelconque, alors que ce médium est complètement ignorant de musique dans l'état ordinaire.

Ce médium existe-t-il ? Il existe. Je porte un défi de 10.000 dollars aux savants incrédules et aux prestidigitateurs savants que les phénomènes annoncés plus haut seront accomplis par mon médium, à l'heure qu'il leur conviendra.

Si le défi est accepté, je m'embarque et dépose, à mon arrivée, ladite somme dans une banque française.

Je m'offre à démontrer devant un corps de savants, non en l'ombre, mais en pleine lumière, et après une visite minutieuse, qu'il existe des phénomènes d'attraction ou d'attirance produits par une force invisible :

1° Une table sera apportée par un des expérimentateurs ; sur cette table sera placée une baguette de coudrier ou de noisetier, qui viendra se placer seule dans les mains du médium ;

2° Un vase en cristal sera placé entre les mains d'un assistant désigné par les examinateurs ; la température de l'eau s'élèvera ou s'abaissera sensiblement sous l'influence des mains du médium, placées en pleine lumière, à cinq ou six centimètres du verre ;

3° Une personne sollicitera l'invocation d'un poète mort, quelle que soit sa nationalité, et le sujet écrira ou récitera un de ses poèmes ou même écrira des vers absolument conformes aux habitudes et aux idées ordinaires de ce poète ;

4° Enfin, il sera permis à quelques personnes de revoir, tracées exactement par le médium, les traits d'une personne morte dont ils invoqueront l'esprit, et j'affirme que les traits ainsi tracés seront suffisamment ressemblants pour être reconnus par l'intéressé comme ceux du mort dont il a sollicité l'image connue de lui seul.

Je compte, Monsieur le Directeur, que ceci intéressera suffisamment les provocateurs du défi. Je suis donc à leurs ordres, et vous prie d'agréer l'hommage de mes respectueuses salutations.

DAV. BERNARD,
Member of American Psychis Institute,
128, rue de la Couronne, Québec (Canada).

Le médium dont veut parler le correspondant de l'*Eclair*, lequel confond le journal de M. Judet, qui observe les phénomènes dits spirites avec bon sens et impartialité, avec celui de M. Bunau-Varilla, est une dame Lydia Bernard. M. Albert David, président de l'Institut magnétique de Nantes, a fait savoir à notre confrère qu'ayant été témoin des expériences de ce médium, il se porte garant de leur sincérité.

M. Gustave Le Bon relèvera-t-il le défi adressé par erreur à l'*Eclair* et qui ne vise que lui? C'est probable, car il n'aurait, pour agir autrement, aucune raison sérieuse à donner.

Le docteur Le Bon relèvera donc le défi de M. Dav. Bernard.

Mais Mme Lydia Bernard réussira-t-elle les expériences vraiment merveilleuses que nous énumère le correspondant de l'*Eclair ?*

C'est une autre question.

GEORGES MEUNIER.

Les grêlons de Saint-Dié

Nous publions *in extenso*, d'après la *Semaine religieuse de Saint-Dié*, le rapport adressé par M. Vuillemin, archiprêtre de Remiremont, à Mgr Foucault, sur les faits merveilleux qui se sont produits dans cette ville le 26 mai 1907 et dont l'*Echo du Merveilleux* a parlé déjà à plusieurs reprises :

Monseigneur,

Le rapport que j'ai l'honneur d'adresser à Votre Grandeur renferme, dans ses trois divisions : 1° Le récit historique de l'orage et de l'enquête qui l'a suivi; 2° Les preuves de l'authenticité des grêlons-médailles ; 3° L'explication de l'évènement.

Récit historique de l'orage et de la grêle du 26 mai 1907

Huit jours à peine s'étaient écoulés depuis le couronnement de Notre-Dame du Trésor par Votre Grandeur au nom de Notre Saint Père le Pape Pie X.

Nous étions au soir du dimanche de la Très Ste-Trinité. La journée avait été belle et chaude, mais rien nous faisait prévoir un orage. Tout à coup, nous entendons souffler en tempête le vent du Sud-Est qui chasse devant lui et qui amoncelle rapidement sur la ville et sur la banlieue la plus proche des nuages sombres et menaçants; à 5 h. 1/2, l'orage éclate avec violence.

C'était l'heure où le dimanche précédent se chantaient, sous la présidence de Votre Grandeur, les premières vêpres du couronnement. C'était l'heure aussi où aurait dû avoir lieu, le lendemain, si elle n'avait pas été interdite, la grande procession à l'intérieur de la ville.

A la pluie qui tombe d'abord avec abondance succède une grêle ordinaire, suivie bientôt d'une seconde grêle plus grosse que la première. Elle massacre les vérandas, brise les carreaux, mais, chose singulière ! elle respecte les légumes et les fleurs des jardins. L'orage enfin se termine par une troisième grêle, dont les grêlons sont extraordinaires par leur grosseur, leur forme et leur manière de tomber. Beaucoup ont la grosseur d'un œuf de poule; ils sont ovoïdes et plats sur une de leurs faces; ils tombent lentement, lourdement et à distance les uns des autres. A 6 h. 1/4, l'orage était terminé et le ciel reprenait sa sérénité.

Bientôt on chuchote en ville une rumeur étrange : « Notre-Dame du Trésor, disait-on, a eu sa procession !... Notre-Dame du Trésor était sur les grêlons !.... » Accueillie avec scepticisme par les uns, avec une grande réserve par les autres, la grande nouvelle laisse d'abord l'âme de la paroisse froide et indifférente; seuls les heureux témoins de l'évènement en restent étonnés et ravis.

Le lendemain matin, 27 mai, la rumeur de la veille prend de la consistance. Elle se précise; on cite des noms. C'est alors seulement que nous apprenons, mes vicaires et moi, ce qui se dit en ville. Je me renseigne aussitôt près des personnes qui ont constaté elles-mêmes la présence de l'image de Notre-Dame du Trésor sur les grêlons qu'elles ont vus et examinés.

Les renseignements que j'ai recueillis ce jour-là et les jours suivants étaient si précis, si concordants qu'il était de mon devoir de les communiquer à Votre Grandeur. Vous avez jugé, Monseigneur, qu'une enquête sérieuse s'imposait, et vous l'avez prescrite par votre lettre en date du 17 juin.

Je l'ai annoncée à mes paroissiens en prévenant ceux d'entre eux qui auraient des renseignements à me donner de vouloir bien venir au presbytère. Pendant plusieurs semaines, j'ai donc vu et interrogé à part bon nombre de témoins, en leur faisant remarquer la gravité et l'importance de leurs dépositions.

Menée, je crois, avec toute la rigueur que demandait l'importance de son objet, l'enquête a été close le 10 juillet dans une séance présidée par Votre Grandeur, accompagnée de M. le chanoine Chichy, vicaire général, de M. le Curé de Saint-Etienne et du clergé de la ville.

Le dossier complet des dépositions signées sous la foi du serment représente un total de 107 témoins. Ils se répartissent ainsi.

Remiremont : Hommes, 16 ; femmes, 26 ; enfants, 6 = 48. — Saint-Etienne : Hommes, 15 ; femmes, 32; enfant, 1 = 48. — Saint-Nabord : Homme, 1; femmes, 6; enfants, 4 = 11. — Récapitulation : Hommes, 32; femmes, 64 ;enfants, 11 = 107.

Ici cesse le récit historique de l'orage du 26 mai, des grêlons qui l'ont accompagné et de l'enquête qui l'a suivi. Il nous laisse en face du témoignage de plus de cent personnes qui, sous la foi du serment, affirment avoir vu l'image de Notre-Dame du Trésor dans les grêlons qu'ils ont eus entre les mains et sous les yeux.

Que faut-il penser de leurs constatations ? L'empreinte de la Madone était-elle dans leur imagination seulement, ou en réalité sur les grêlons nommés grêlons-médailles parce qu'ils portaient, comme les médailles du couronnement, l'image de Notre-Dame du Trésor ?

Authenticité des grêlons-médailles

Cette question a une importance capitale : là est le nœud de l'enquête. Elle devait donc porter surtout son contrôle sur la valeur des constatations, de manière à écarter l'illusion et la suggestion et à mettre ainsi, dans un relief saisissant, l'authenticité de nos grêlons.

En voici les résultats :

1° Les constatations ont été simultanées, concordantes et précises.

Elles ont eu lieu en même temps, le même jour et à la même heure, vers 6 heures du soir, sans que l'on puisse dire quelle a été la première.

Elles sont concordantes : toutes affirment la présence de l'image de Notre-Dame du Trésor, sur les grêlons. Les divergences qu'elles présentent ne portent que sur des détails et sont imputables à l'état des grêlons au moment où se sont faites les constatations.

Elles sont enfin d'une précision remarquable. Ce n'est pas une forme vague que les témoins ont vue, mais une effigie absolument nette, minutieusement détaillée et rigoureusement conforme à la médaille frappée en souvenir du Couronnement.

2° Les constatations ont eu lieu à plus de vingt endroits différents, éloignés les uns des autres de plusieurs centaines de mètres, et même de plus d'un kilomètre, comme Saint-Etienne, Moulins, commune de Saint-Nabord.

3° Elles se produisent à peu près toutes de la même manière. La curiosité les provoque, et, à chaque endroit, le premier témoin du fait extraordinaire en est tellement stupéfait d'abord, puis ravi, qu'il s'empresse d'en faire part à son entourage, soit pour s'assurer qu'il ne s'est pas trompé, de sorte que dans chaque centre de constatations il y a de *deux* à *neuf* témoins qui se contrôlent eux-mêmes.

Plusieurs ajoutent à ce contrôle la confrontation des médailles qu'ils portent sur eux avec celle des grêlons : leur similitude est parfaite. En même temps, ils écartent les grêlons sur lesquels ils ne voient rien : tous, en effet, n'avaient pas l'image de la Madone.

4° Les constatations ont enfin pour résultat de produire immédiatement, dans l'âme des témoins, une conviction intime, profonde et indestructible.

Vous avez entendu, Monseigneur, quelques dépositions et Votre Grandeur sait avec quelle chaleur de convictions elles ont été faites : « Je donnerais tous mes membres », disait l'un, et « Jusqu'à la dernière goutte de mon sang », disait un autre, plutôt que de dire que Notre-Dame du Trésor n'était pas sur les grêlons et que je ne l'ai pas vue.

J'ajoute deux faits, car l'exemple sera toujours la voie la plus rapide et la plus sûre pour saisir la vérité.

A Saint-Etienne, Mme André, mère de famille, était chez elle pendant l'orage de la Trinité. Son mari, instituteur en retraite, était absent; il assistait à une séance de patronage. Poussée par une curiosité bien légitime, elle ramasse quelques grêlons qui la frappent le plus par leur grosseur et par leur forme. La voilà saisie et profondément émue : C'est l'image de Notre-Dame du Trésor qu'elle voit d'une façon très distincte.

En bonne épouse, elle pense immédiatement à son mari qui doit revenir à la maison dans quelques instants, et au lieu de jouir en égoïste du spectacle touchant et extraordinaire qu'elle a sous les yeux, elle cherche le moyen de retarder la fonte de ses précieux grêlons.

Elle y réussit. De retour au foyer, son mari les voit et les examine. Il est stupéfait. Sa femme ne s'était pas trompée, il le constate avec joie.

En paroissien bien avisé : « Marie, dit-il alors à une de ses filles, il faut porter ces grêlons à M. le curé ».

Celle-ci obéit. L'accueil fut plus que froid.

Le pasteur ne voulut d'abord ni rien entendre, ni rien voir. Sur les instances réitérées, très pressantes de sa paroissienne qui lui présente les grêlons, il se résigne enfin à abaisser les yeux. Très étonné de ce qu'il voit, il a recours à ses lunettes pour mieux s'assurer de la réalité de l'image de Notre-Dame du Trésor. L'heureux curé est aujourd'hui l'un des apôtres les plus ardents des grêlons-médailles.

A Remiremont, Alcide Jeangeorge, âgé de 44 ans, et Marie-Clarisse Parmentier, son épouse, âgée de 39 ans, avaient loué un lot de terrain dans les jardins ouvriers. Voyant tomber la grêle avec fracas ,ils sont désolés en songeant à leurs légumes. L'orage passé, ils s'en vont tristement voir s'il en reste quelque chose. Quel n'est pas leur étonnement de voir d'une part que leur jardin n'a pas de mal et d'autre part que les allées sont couvertes de grêlons ! Ils en ramassent quelques-uns; ils y voient l'image de Notre-Dame du Trésor bien marquée avec l'Enfant Jésus, la couronne et la robe.

En s'en retournant chez eux, ils trouvent sur le bord du canal de l'Est des grêlons bien conservés, ils en ramassent aussi plusieurs où l'image de la Vierge est parfaitement visible.

Mme Jeangeorge a l'idée d'en emporter dans son tablier pour les montrer à des parents qui se trouvent sur leur chemin, au Rang-Sénéchal. On compare aux médailles que l'on a sur soi les grêlons qu'on a sous les yeux, la ressemblance est parfaite.

Voilà deux faits : je pourrais en ajouter d'autres, car ce qui s'est passé dans ces deux centres de constatations s'est reproduit avec quelques légères modifications dans tous les autres.

D'autre part, vous avez lu, Monseigneur, les remarques qui en précèdent le récit. A cette double lumière, le simple bon sens n'est-il pas obligé de reconnaître que dans les constatations faites par les témoins, il n'y a aucune place ni à l'*illusion,* ni à la *suggestion;* qu'ils ont vu en réalité ce qu'ils affirment; que le nom de *Grêlons-médailles* est pleinement justifié.

La science, d'ailleurs, ne fait pas d'objections. D'après les données de l'enquête, elle admet ce qu'elle appelle la *matérialité du fait,* c'est-à-dire la présence de l'image de Notre-Dame du Trésor sur la glace ou l'authenticité des grêlons-médailles. Qui maintenant a frappé ces médailles extraordinaires ?

Explication et conclusion

J'ai consulté des professeurs de sciences dans plusieurs Universités. Ils sont d'accord pour affirmer que la question de la solution du fait, d'après les données ou les constatations des témoins, exclut l'intervention des causes naturelles et exige l'intervention d'une cause surnaturelle.

La question de fait étant résolue, m'écrit M. Pierre Duhem, correspondant de l'Institut de France, professeur de physique théorique à la Faculté des sciences de l'Université de Bordeaux, le bon sens affirme alors que ce fait ne peut s'être produit en dehors de l'intervention d'une volonté intelligente.

Il écarte l'hypothèse d'une cause aveugle ou mécanique. De même qu'une médaille ordinaire suppose une volonté et une intelligence qui en ont dessiné et produit l'empreinte, de façon à en faire le portrait du sujet qu'elle représente, sans qu'on puisse le confondre avec un autre, ainsi le grêlon-médaille étant comme on l'a démontré plus haut, non une forme vague, mais un portrait parfaitement ressemblant de notre Madone, suppose une cause intelligente et non une cause mécanique.

« Une cause mécanique, déclare M. Pierre Duhem, est dénuée d'intelligence. Or, une telle cause peut bien produire des figures arrondies, simples comme les grêlons ordinaires ou irrégulièrement tourmentées; elle peut encore produire des formes géométriquement régulières, comme les associations qui composent les fleurs hexagonales de la neige; mais elle ne saurait produire l'assemblage compliqué et *intentionnel* de lignes qui peut seul donner l'image détaillée d'une forme humaine. »

Les grêlons-médailles n'ont pu être frappés sans l'intervention d'une *volonté intelligente.*

Quelle est cette volonté, est-elle humaine ? est-elle diabolique ? est-elle divine ?

La science et le bon sens s'accordent également pour écarter l'hypothèse d'une cause humaine ou d'une supercherie. On pourrait la formuler ainsi : « Un dupeur n'a-t-il pas pu deviner l'orage (que rien ne faisait prévoir), frapper les médailles de glace à l'effigie de Notre-Dame du Trésor et les faire tomber sur la foule ou les mêler aux grêlons tombés au même moment à Remiremont, à Saint-Etienne et à Saint-Nabord ? »

Formuler la question, c'est évidemment la résoudre. Dans les conditions où il aurait dû se produire, le fait de ce dupeur aurait été un événement plus extraordinaire que celui des grêlons-médailles.

La volonté intelligente cause du phénomène n'est pas une volonté *humaine.*

Est-elle diabolique ? Il ne peut venir à personne l'idée d'attribuer au démon un fait qui glorifie la Sainte-Vierge.

La cause de l'événement n'est pas *diabolique.* Quelle est-elle ?

Elle n'est ni humaine, ni diabolique, donc elle est *divine.*

Le doigt de Dieu est là. *Digitus Dei est hic.* C'est par cette parole que je conclus ce rapport où j'ai tâché, avec l'aide de Notre-Dame du Trésor, de mettre sous les yeux de Votre Grandeur, d'une façon aussi complète et aussi exacte que possible, les éléments nécessaires au jugement que nous la prions de vouloir bien porter.

Nous l'attendons avec confiance et avec une soumission absolue d'esprit et de cœur, quelle qu'en soit la forme.

Il sera, nous l'espérons et nous le désirons avec ardeur, comme un nouveau couronnement ajouté à celui du 20 mai 1907; il ouvrira, par conséquent, une source nouvelle de bénédictions divines, en attendant que se réalise cette magnifique promesse : *Ceux qui me glorifient auront la vie éternelle. Qui elucidant me, vitam æternam habebunt.*

Daignez agréer l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de Votre Grandeur, le très humble fils et très obéissant serviteur.

J. Vuillemin,
Vicaire général honoraire,
Archiprêtre de Remiremont.

L'Allemagne, Guillaume II et les prophéties

La grande presse quotidienne s'intéresse, depuis quelques jours, aux prophéties concernant l'Empire allemand, son souverain et son avenir.

Ces prophéties, l'*Echo du Merveilleux* les a fait connaître à ses lecteurs, il y a plusieurs années déjà.

Les événements qui se déroulent actuellement leur donnent un intérêt nouveau, surtout pour nous, Français, qui devons nous désintéresser moins que jamais, et pour cause, de tout ce qui concerne nos voisins d'outre-Rhin et leur théâtral souverain. Nous reparlerons donc de ces prophéties et nous en signalerons une autre dont nous n'avons, je crois, jamais parlé.

D'abord, la prophétie composée dans le couvent cistercien de Lehnin, par le frère Hermann, qui mourut en 1270. Cette prophétie, qui paraît bien s'être réalisée jusqu'à nos jours, les lecteurs de l'*Echo* la connaissent bien.

Elle comprend, on le sait, cent vers hexamètres latins et raconte la vie des souverains de la Marche de Brandebourg jusqu'au dernier, *qui doit être Guillaume II,* l'empereur actuel. Voici la traduction française des vers concernant ce monarque :

93. — Enfin le sabre est aux mains du dernier de cette race.
94. — Israël ose un crime terrible qui mérite la mort !
95. — Et le pasteur récupère son troupeau, ainsi que l'Allemagne son roi.
96. — La Marche, remise de ses longs malheurs.
97. — Etreint ses enfants dans ses bras, au dépit des étrangers.
98. — Les antiques forts de Lehnin et de Chorin s'élèvent de nouveau.
99. — Le clergé resplendit de l'ancien éclat.
100. — Et il n'y aura plus de loup pour dresser des embûches au noble troupeau.

Edouard Drumont a publié ces jours-ci, dans la *Libre Parole,* un magistral article sur cette antique prophétie. Nous en détachons ces passages essentiels.

Hermann était un moine très savant, si j'ose m'exprimer ainsi, à une époque où les instituteurs primaires croient en savoir plus long que les Pères de l'Eglise. Il habitait au XIII[e] siècle le monastère de Lehnin, dans le Brandebourg, et c'est là qu'il écrivit le *Vaticinium lehninense,* dans lequel sont prédites, règne par règne, les destinées des Hohenzollern. Le *Vaticinium lehninense* a d'ailleurs été publié il y a quelques années, accompagné de très curieux commentaires, par l'abbé Florent Dumas.

Les prédictions du moine de Lehnin sont en vers ou plutôt en prose rimée comme les oracles de la Sybille. Après les tristesses et les humiliations qui suivirent Iéna, l'éclatante fortune de Guillaume I[er] est annoncée en toutes lettres, à sa date — ce qui n'est pas mal pour quelqu'un qui écrivait au XIII[e] siècle.

90. — *Natus florebit, quod non sperasset habebit.*
91. — *Nam sortis miræ videntur fata venire.*
92. — *Et princeps nescit quod nova potentia crescit.*

« Le fils aura des jours prospères; il possédera ce qu'il n'aurait jamais osé espérer. Car je vois s'approcher le temps où s'accompliront d'étonnants coups de fortune et le prince lui-même ignore les accroissements que prendra la nouvelle puissance. »

Par malheur, la fin des Hohenzollern y est annoncée aussi clairement; ce qui jette, on le comprend, des inquiétudes dans l'âme de Guillaume, qui est désigné comme devant être le dernier souverain de sa race.

93. — *Tandem sceptra gerit qui stemmatis ultimus erit.*
94. — *Israël infandum scelus audet morte piandum.*

« Enfin le sceptre est aux mains de celui qui sera le dernier de la liste royale. Israël tente un exécrable forfait que la mort seule peut expier. »

Nous disions le 17 avril 1896 :

Quel sera ce forfait qui dépasse évidemment les proportions ordinaires? Ce sera très probablement un grand coup international, une trahison savamment ourdie dont l'action se fera sentir chez tous les peuples de l'univers.

Les événements se sont chargés de nous éclairer encore plus complètement et nous savons, en 1908, ce que nous ne pouvions que supposer en 1896, où la campagne de réhabilitation pour Dreyfus qui remua la France et le monde n'avait pas encore commencé.

Le forfait, c'est certainement la grande conspiration contre la France, dont l'Affaire Dreyfus a été le prétexte. Le forfait, c'est la destruction et le démembrement de la France que les Juifs veulent donner comme pendant à la destruction de la catholique Pologne.

On remarquera que dans toutes ces prophéties, dont les auteurs ne se sont certainement pas concertés et qui ont été écrites à des siècles de distance, le grand coup du Juif suivi d'un effroyable châtiment a toujours été clairement annoncé. Sur ce point, les prophéties ne varient pas.

Ces avertissements, d'ailleurs, ne servent à rien. Si Guillaume doit succomber dans une grande guerre, comme l'annonce une autre prophétie conservée longtemps dans un vieux monastère des environs de Mayence ou de Coblentz, fondé par sainte Hildegarde, Guillaume fera quand même la guerre.

Il fera la guerre malgré ses répugnances personnelles, malgré les supplications de l'impératrice, qu'on

dit très frappée aussi par ces avertissements. Il existe une force invisible qui mène les événements et à laquelle nul ne peut se soustraire.

La prophétie, conservée dans un vieux monastère, à laquelle fait allusion le Maître écrivain, est celle dont nous avons parlé à la fin de l'année 1898 et dans laquelle il est écrit que *Guillaume II sera le dernier roi de Prusse.*

Voici d'ailleurs cette prophétie en entier :

1. — Lors donc que ce petit peuple de l'Oder se sentira assez fort pour secouer le joug de son protecteur et que l'orge aura poussé des épis, son roi Guillaume marchera contre l'Autriche.

2. — Il ira de victoire en victoire jusqu'aux portes de Vienne, mais un mot du grand empereur d'Occident fera trembler le héros sur le champ de victoire ; et l'orge ne sera pas rentrée qu'il signera la paix, secouera tout joug et rentrera triomphalement dans son pays.

3. — Mais voici qu'entre la rentrée de la quatrième orge et celle de l'avoine, un bruit formidable de guerre appellera les moissonneurs aux armes ; une armée formidable, suivie d'un nombre extraordinaire d'engins de guerre, que l'enfer seul a pu inventer, se mettra en route vers l'Occident.

4. — Malheur à toi, grande nation, malheur à vous qui avez abandonné les droits divins et humains.

Le Dieu des armées vous a abandonnés, qui vous secourra ?

5. — Napoléon III, se moquant d'abord de son adversaire, tournera bride bientôt vers le Chêne-Populeux (1) où il disparaîtra pour plus jamais reparaître.

6. — Malgré l'héroïque résistance des Français, une multitude de soldats bleus, jaunes et noirs se répandra sur une grande partie de la France.

7. — L'Alsace et la Lorraine seront ravies à la France pour *un temps et un demi-temps.*

8. — Les Français ne reprendront courage que contre eux-mêmes.

9. — Malheur à toi, grande ville, malheur à toi, cité du vice. Le fer et le feu succéderont au feu et à la famine (2).

10. — Courage, âmes fidèles, le règne de l'ombre n'aura pas le temps d'exécuter tous ses projets.

11.— Mais voici que le temps des miséricordes approche. Un prince de la nation est au milieu de vous. Soudain, il unira le coq et le lys (3), et il montera un cheval blanc du côté gauche, attendu qu'il boite de la jambe droite (4).

12. — C'est l'homme de Dieu, c'est l'homme du salut, le sage, l'invincible, il comptera ses entreprises par ses victoires.

13. — Il chassera l'ennemi de France, il marchera de victoire en victoire jusqu'au jour de la justice divine.

14. — Ce jour-là il commandera à sept espèces de soldats contre trois au quartier des bouleaux, entre Ham, Wœrl et Paderborn (1).

15. — Malheur à toi, instrument de la justice divine, tu seras exterminé parce que tu as outrepassé tes droits. Malheur à toi, peuple du Nord, ta septième génération répondra de tes forfaits. Malheur à toi, peuple de l'Orient, tu répandras des cris de douleur et du sang innocent. Jamais armée pareille n'aura été vue ; jamais plus formidable bruit n'aura été entendu !

16. — Trois fois le soleil passera au-dessus de la tête des combattants sans être aperçu à travers les nuages de fumée.

17. — Enfin le prince blanc remportera la victoire ; deux de ses ennemis seront anéantis. Le reste du troisième fuira vers l'Extrême-Orient.

18. — Guillaume, le deuxième de sa génération, aura été le dernier roi de Prusse, il n'aura d'autres successeurs qu'un roi de Pologne, un roi de Hanovre et un roi de Saxe qui feront revenir leurs nations dans le giron de l'Eglise.

19. — Le prince invincible replacera le Pape sur son trône et il recevra la bénédiction de l'heureux vieillard. La sanctification du dimanche ramènera la paix et le bonheur.

Voilà qui doit donner à penser au grrrand empereur...

Et ses pensers sont plutôt amers, en effet, si nous en croyons l'*Echo de Paris,* qui a reçu à ce sujet, d'un de ses correspondants, une communication fort intéressante.

Ce correspondant assure tenir d'une personnalité autrichienne, bien placée pour être au courant de ce qui se dit dans l'entourage immédiat de l'empereur François-Joseph, que Guillaume II redoute beaucoup les deux prophéties dont nous venons de parler :

Si j'en crois une personne connaissant intimement l'impératrice Augusta-Victoria, ajoute le correspondant de l'*Echo de Paris*, les craintes de l'empereur seraient partagées par la souveraine. Celle-ci emploierait tous ses efforts en faveur du maintien de la paix, tant elle craindrait une guerre pour son mari et ses enfants.

Les détails que je vous envoie feront, peut-être sourire quelques sceptiques. N'empêche qu'ils sont d'une rigoureuse exactitude.

A la Cour d'Autriche on explique certaines contra-

(1) Le Chêne Populeux est dans les Ardennes, près de Sedan.

(2) On remarquera la distinction que fait le prophète entre la famine du siège de 1870 jointe au feu de la Commune, et le fer et le feu de la destruction à venir.

(3) « Joignez le coq à la fleur blanche » (Owal).

(4) Il doit y avoir erreur, on monte toujours à cheval à gauche, et l'infirmité du roi doit l'obliger à monter *à droite.*

(1) Le *combat du bouleau*, près de Wœrl, des prophéties suivantes.

dictions et indécisions, dont fait preuve souvent Guillaume II, par cette crainte superstitieuse de la guerre, que l'impératrice s'emploie à entretenir.

Mais il est encore une prophétie qui n'est pas pour rassurer le Magnifique Empereur. C'est celle que fit à Guillaume Ier une pythonisse de grand renom, à qui le grand-père de Guillaume II avait posé quelques questions.

Un « vieil alsacien », lecteur de l'*Echo de Paris*, nous la rappelle par l'entremise de notre confrère. La voici :

1° *A quelle date arriverai-je au pouvoir?* demanda Guillaume Ier. Réponse : 1849.

2° *A quelle date sera créé l'empire d'Allemagne ?* Réponse : 1871 !

Vous arrivez à cette date en additionnant les chiffres 1, 8, 4, 9, ajoutés à 1849

	1849
	1
	8
	4
	9
	1871

3° *A quelle date mourrai-je?* Réponse : 1888.

Vous arrivez à cette date en additionnant les chiffres 1, 8, 7, 1, ajoutés à 1871

	1871
	1
	8
	7
	1
	1888

A quelle date prendra fin l'empire d'Allemagne? Réponse : 1913.

Vous arrivez à cette date en additionnant les chiffres 1, 8, 8, 8, ajoutés à 1888

	1888
	1
	8
	8
	8
	1913

Or, *les trois premières prédictions se sont strictement réalisées....*

Si toutes ces prophéties qui, chose remarquable, concordent absolument, se réalisent jusqu'au bout — et pourquoi ne se réaliseraient-elles pas jusqu'au bout, puisque les événements leur ont toujours donné raison jusqu'à présent ? — l'empire allemand et son empereur n'en ont plus que pour cinq ans.

Personne en France, ni même ailleurs, ne regretterait sincèrement cette double disparition.

G. L. M.

LE MERVEILLEUX
DANS LES
Mémoires de Mme d'Abrantès sur la Restauration

Mme d'Abrantès vivait à une époque où les bonapartistes, en général, n'étaient pas remarqués pour leur dévotion : aussi, tout en témoignant de sa vénération pour un prélat tel que Mgr de Quélen, elle répète contre les jésuites les accusations des libéraux, et se montre très hostile à quiconque répand des récits de nouveaux miracles ou d'événements invraisemblables. Les six volumes de la fière et aimable duchesse ne renferment donc qu'assez peu de chose sur le merveilleux. Nous avons déjà relevé ce qu'elle en a raconté dans ses *Mémoires* sur la Révolution et l'Empire (1).

— Au sujet de l'enfance de Marie-Antoinette, elle rapporte un fait dont elle doute quelque peu, parce qu'il flatte l'imagination de la personne qu'il concérne. Marie-Thérèse, superstitieuse « ainsi que tous les êtres supérieurs », demanda un jour à l'illuminé Gassner quelle serait la destinée de sa petite fille. Gassner pâlit, baissa les yeux et garda le silence. Les instances de l'impératrice triomphèrent enfin de ses hésitations ; il pria quelques instants, puis répondit : « Il est des croix pour le prince comme pour le pauvre ». Marie-Thérèse, rassurée, dit alors : « N'est-ce que cela? Mon Dieu ! j'ai porté longtemps aussi une croix bien lourde et bien difficile!... mais j'espère avoir épargné à mon enfant bien-aimée les peines que la vie peut lui donner ! » L'avis prophétique de Gassner fut oublié (2).

— Rien n'était plus éloigné des habitudes de la duchesse que d'accepter sans contrôle un fait merveilleux. Son respect pour la duchesse de Bourbon, qui était une ancienne adepte de Mesmer et de Saint-Martin, ne l'empêche pas de la représenter comme une visionnaire hallucinée. En 1815, elle remarqua que la princesse parlait à une personne invisible pour tout le monde, lui souriait et lui faisait un signe de tête comme si elle était entrée par une porte dont les battants étaient restés fermés. « Elle souriait toujours au nouveau venu ou à la nouvelle venue et, donnant la droite, elle s'avance dans le salon, en paraissant écou-

(1) *Echo du Merveilleux*, 1904, p. 357. Les curieux pourront lire aussi son ouvrage sur les salons de Paris.

(2) Tome I, p. 31-34. « Les gens d'esprit sont quelquefois très superstitieux : il vaut infiniment mieux croire à beaucoup de choses que de ne croire à rien ; et les esprits forts ne sont pas toujours de grands esprits. » (Paul de Kock. *L'amoureux transi*, chap. VI.)

ter avec intérêt. Elle dit alors quelques paroles, et on entendit distinctement : « Mais je crois que ce sera pour demain, et même j'en ai la certitude. »... J'entendis très distinctement une autre fois, tandis qu'elle parlait près de moi : « Je l'ai dit ... mais on ne m'écoute pas, et je crois que c'est en vain ». La duchesse d'Abrantès parle à ce sujet d'accès de folie. On avait parlé d'un comte ou chevalier de Roquefeuille, que la princesse croyait voir apparaître (1).

— Aussi l'auteur des Mémoires juge-t-elle peu favorablement Thomas Martin, de Gallardon. Une lettre d'une personne des environs de Chartres lui donna quelques détails ; mais la noble dame me paraît s'être servi, pour son récit, de la relation de M. Silvy, qu'elle a lue du reste avec assez de précipitation pour placer la scène en 1819 et non en 1816. Ce ne pouvait être, dit-elle ironiquement, qu'un archange qui était apparu : « les Trônes et les Dominations n'ont pas l'habitude de se promener ainsi en redingote ; il est vrai que les anges ne l'ont pas davantage, mais ce sont les étourdis du ciel, et ils peuvent faire des tours de pages ». Elle accuse une cabale d'avoir fait apparaître un ange à Martin pour lui faire dire au roi que M. Decazes perdait la France.

Mme d'Abrantès regarde Thomas Martin comme un imbécile, un intrigant médiocre qui a cru « mener l'Etat » en disant au roi « quelques faits que le monde savait (en 93), mais pas ouvertement... J'ai su que Martin avait reçu plus d'une communication sur la reine, non pas Marie-Antoinette, mais *Madame*, la femme de Louis XVIII... Encore de l'intrigue pour laquelle j'ai eu des documents assez drôles. »

Le papotage de la noble dame, qui n'a pas lu l'ouvrage révélateur publié par l'abbé Perreau en 1831 : *Le passé, le présent et l'avenir révélés à Thomas Martin*, ne peut que faire hausser les épaules, quand on sait que le laboureur de Gallardon était venu sommer Louis XVIII d'abdiquer en faveur de Louis XVII (alors réfugié en Prusse), et non pas, comme le prétendit un caquet de salons « en faveur du duc d'Angoulême et de sa femme » (2).

Pourtant le carbonaro Giacomo Stephanopoli, la même année, avait fait à Mme d'Abrantès une confidence particulière... « Stéphanopoli, dit-elle, lorsque je discutais avec lui, me parlait du roi et même de la malheureuse duchesse d'Angoulême avec une sorte de mépris très haineux, enfin... il me disait que Louis XVIII ne serait pas longtemps sur le trône usurpé. — Qu'entendez-vous par ces paroles ? lui dis-je ? Il se tut alors et ne dit plus rien ; mais un moment après, la même phrase revint. Alors je le pressai, et il me dit qu'un détestable crime avait été commis, et, se penchant à mon oreille, il me dit que Louis XVII vivait encore. Je lui ris au nez ; car alors, comme à présent, la chose était bonne à mettre au rebut des nouvelles ; mais Stéphanopoli avait vu l'homme, *il en était sûr*.

« Cette rêverie m'était sortie de la tête, parce que je ne pouvais admettre pareille bêtise. Que l'on juge de mon étonnement, lorsque, quelque temps après, Mathurin Brumeau fut arrêté ! Et, par un autre hasard, il se trouva que ce fut mon frère, M. de Fermon, qui, ayant, lui, changé sa destination, et étant alors lieutenant général de police à Lyon, le fit arrêter dans une sorte de tabagie, de cabaret borgne, à Notre-Dame de Fourvières. Il demeura pendant plusieurs semaines sous la garde de mon frère. Pendant ce temps, qui fut, je crois, de cinq à six semaines, il y eut une sorte de procession de lettres, d'envois de toutes choses, et particulièrement d'argent. Je sais bien qu'Albert m'a dit que n'étant encore qu'au vingt-deuxième jour de sa captivité, il avait déjà reçu, par Son Altesse Royale, une somme de 80.000 francs ; un seul envoi était un jour de 30.000 francs. Albert m'a dit les noms des gens qui croyaient être probablement grandement récompensés par Louis XVII lui-même. » (1)

Mme d'Abrantès paraît avoir lu ce qui avait été imprimé sur le fameux Ribemont : car elle parle ailleurs d'un faux Louis XVII qui avait été longtemps dans les Etats romains, puis arrêté par ordre du duc de Medine, et plus tard retenu par l'Autriche dans la citadelle de Milan... (2)

Ce n'est pas le moment de rappeler combien de place le merveilleux divin ou diabolique a tenu dans la vie du véritable et des faux Louis XVII.

— Nous avons rappelé l'histoire de l'apparition d'une croix dans les airs à Migné.

La sceptique duchesse ne tente pas de discuter en détail la question de ce miracle. Elle suppose seulement que « par une raison d'optique toute simple, le nuage qui s'était condensé dans l'air recevait les rayons obliques du soleil. » Il est vrai que tous les témoins déposent que le soleil était couché, et qu'il n'y avait pas de nuages au ciel ; de sorte qu'une commission, dont faisait partie un professeur de physique protestant, reconnut qu'il était impossible d'expliquer scientifiquement le phénomène. « Dieu, objecte la duchesse,

(1) T. I, p. 336-339.
(2) Tome IV, p.232-245. M. Ferlet de Bourbonne a réédité le récit de Silvy dans un des premiers volumes de l'*Echo du Merveilleux*, où il a été parlé plusieurs fois de Martin.

(1) Tome IV, p. 299-303. Stéphanopoli fut assassiné.
(2) Tome V, p. 337-340.

eut bien la bonté de ne pas (le) transporter sur la place Louis XV, au milieu de la nuit, et se détachant sur un ciel sombre, tandis qu'une voix criait d'en haut : «Convertissez-vous, malheureux, et revenez à Dieu !. . » Alors je croirais à un miracle. »

«... Bientôt le miracle de Migné fut suivi de mille autres miracles tout aussi absurdes.

« Un jour, un homme de beaucoup d'esprit m'apporta une lettre qui lui avait été écrite par un curé de la Touraine. Cet homme, étant *seul* dans l'église, avait ouvert le tabernacle, et y avait trouvé trois figures radieuses, trois têtes sans corps, *non pas dans un bonnet*, mais dans le saint ciboire !... et cet homme écrivit cette pauvreté !... et l'homme qui recevait cette lettre avait l'audace de la lire et de paraître y croire !.. Qu'est-ce que Dieu avait à faire de venir ainsi *en silence* !... car au moins Martin était causeur, lui, et il parlait. Mais que Dieu envoie les trois têtes pour se mettre assez mal à leur aise dans le saint ciboire d'un village de Touraine, voilà qui est par trop bouffon, et ensuite inconvenant... Enfin, il n'y eut pas de ville ou de bourgade en France qui ne voulût avoir son petit miracle ; ce fut une singulière époque !... » (1).

— Cependant, la célèbre veuve de Junot croyait aux présages et aux pressentiments. Brune, rapporte-t-elle, savait jadis faire des couplets improvisés fort agréables à la fin d'un repas : à l'occasion d'une fête républicaine, en 1796, il improvisa le suivant, contre les alliés des massacreurs thermidoriens, qui s'intitulaient « les honnêtes gens ».

On se met deux cents contre un homme,
On le terrasse, on vous l'assomme,
Disant : Nous n'aimons pas le sang !
Ce sont là les honnêtes gens (*bis*).
Animés d'une ardeur guerrière,
Ils vous traînent dans la rivière,
Et s'en reviennent triomphants !
Ce sont là les honnêtes gens (*bis*).

Vingt ans après, en 1815, quand le maréchal fut nommé par Napoléon au commandement de l'armée du Midi, il s'en montra bouleversé, mais accepta, pour essayer de prévenir de nouveaux massacres, et dit à M. Vinchon, en envoyant à l'empereur son acceptation : « C'est ma mort que je viens de signer. » En descendant un escalier, il tomba et se blessa à l'épaule. « Voilà, dit-il, les augures qui disent des paroles sinistres. En vérité, les anciens auraient interprété ce qui vient de m'arriver assez tristement pour remettre au moins le départ. »

(1) Tome VI, p. 312-313. Voir *Echo du Merveilleux*, 1905, p. 389. Nous ignorons si le fait qui se serait passé en Touraine aurait donné lieu à quelque relation.

« Serait-il donc vrai, se demande Mme d'Abrantès, qu'il existe au dedans de nous une seconde vue qui nous présente comme un avertissement salutaire le péril au devant duquel nous courons ? Mais alors, pourquoi le libre arbitre ne nous met-il que sur la voie ? Pourquoi le bras qui nous montre le danger n'arrête-t-il pas au moment de tomber dans le précipice ? »

Quelques semaines après, Brune était massacré à Avignon, et son corps était à son tour traîné dans le Rhône.

TIMOTHÉE.

L'AFFAIRE STEINHEL L'AFFAIRE LEMOINE et les Voyantes

Chaque matin, depuis des semaines, notre journal nous apprend que M. Hamard, qui a découvert une nouvelle piste, « la bonne, cette fois », est sur le point de mettre la main au collet des étrangleurs du passage Ronsin. Et ces assassins courent encore.

Laissons-les courir, laissons les policiers chercher, découvrir et suivre des pistes, et, puisque le service de la Sûreté suit toujours, sans se lasser, sans s'arrêter jamais, sans arrêter surtout, allons demander leur avis aux voyantes dont nous parle parfois notre collaboratrice, Mme Louis Maurecy. Peut-être nous donneront-elles, sur les assassins et sur leur retraite, des renseignements intéressants: Peut-être ne nous diront-elles rien de sérieux. Nous verrons. En tout cas, nous en apprendrons chez elles aussi long que si nous allions quai des Orfèvres ; et, comme nous consignerons les déclarations qu'elles nous feront, il nous sera possible, plus tard, beaucoup plus tard, quand le mystère sera définitivement éclairci, de juger, sur des documents, la valeur de leurs oracles.

C'est donc en simples curieux, en amateurs de documents originaux, que nous entreprendrons, si vous le voulez bien, cette rapide enquête.

Nous voici d'abord

Chez Mme Debora

qui nous dira des choses vraiment stupéfiantes. Oyez plutôt :

« — Vous voudriez peut-être savoir, me demande-t-elle, pourquoi les assassins du passage Ronsin ne sont pas encore arrêtés ?

— Justement !...

— Eh bien, c'est très simple : c'est parce qu'il n'y a pas d'assassins!

— Comment, il n'y a pas d'assassins!

— Ecoutez, et vous comprendrez .. »

Mme Debora, le visage caché dans ses mains, poursuit, d'une voix un peu traînante, mais nette :

« — Minuit environ... Dans la maison du peintre, à part les occupants habituels, je vois... je vois... une personne étrangère .. Soudain, un bruit inquiète M. Steinhel qui se dispose à se coucher... Il quitte sa chambre pour aller se rendre compte de la cause de ce bruit... Le voici qui se trouve face à face avec la personne étrangère...

« J'entends une discussion violente... Toutes les personnes présentes y prennent part.. L'une d'elles se rend dans la chambre qu'occupe Mme Japy, la belle-mère du peintre... Cette personne et Mme Japy discutent avec animation. De vifs propos sont échangés... Des paroles blessantes s'entrecroisent... Voici que la vieille dame est saisie par son interlocuteur, qu'une parole trop vive a rendu furieux... Il secoue rudement la vieille dame, puis il la quitte pour aller retrouver les autres...

« Mais sa brusquerie coûtera la vie à Mme Japy... Je la vois qui se débat un peu...elle étouffe... son râtelier s'es tdécroché, et il l'étrangle... la vieille dame rend le dernier soupir...

« Pendant cette courte agonie, M. Steinhel, que cette scène violente et imprévue a profondément ému, s'affaisse lourdement... Il est mort foudroyé... Une embolie...

« Sa femme, accablée, hébétée par ce drame, ne dit rien... L'étranger s'empare d'elle... il la ligotte sur son lit... il la bâillonne.. . Puis, il va partout, il retourne tout dans la maison...

« Il sort maintenant, abasourdi. .

— A-t-il volé ?

— Oh ! non, répond avec force la voyante.

— Sera-t-il arrêté ?

— Non...

— On ne le connaîtra jamais ?

— Si... la police...

— Alors ?...

— Il se produit une intervention... une personne très, très puissante qui ordonne le silence en faveur de l'étranger, qui n'est pas un assassin, mais une victime de la fatalité... »

Bizarre, Bizarre ..

J'interroge ensuite Mme Debora sur l'affaire Lemoine :

« — Où est l'escroc au diamant ?

— Il n'est pas bien loin, m'affirme-t-elle.

— L'arrêtera-t-on ?

— Ce n'est pas probable... Quoi qu'il en soit, ses escroqueries ne lui coûteront pas cher. »

C'est sur cette affirmation, rassurante pour Lemoine, que nous quitterons Mme Debora pour nous rendre

Chez Mlle Alexandrine Trinchant

où nous interrogerons l'un des nombreux « esprits » qui, par l'intermédiaire de ce jeune et charmant médium, renseignent le consultant.

C'est un nommé Carlier, le « père Carlier » dit familièrement Mlle Trinchant, qui répond à notre appel. Cet « esprit », qui exerça en ce bas monde le pénible métier d'ouvrier couvreur, me salue fort poliment au moyen du guéridon et prie bientôt après Mlle Trinchant de se munir d'un stylographe. Le « père Carlier » préfère guider, sur le papier, la main de la jeune fille que frapper des coups dans la table. A son aise !

Je ne reproduirai pas *in extenso* les déclarations qu'il me fit. Elles sont un peu longues et ne perdront rien de leur intérêt à être résumées. Je les résume donc :

« — Le drame du passage Ronsin, assure le père Carlier, est tout à fait étrange. Il ne faut accuser personne, car c'est la fatalité qui a tout fait. Au cours d'une scène tellement violente que les meurtriers ne sauraient être rendus responsables de leurs actes, scène à laquelle prirent part un certain nombre de personnes, l'une des victimes du drame aurait d'abord trouvé la mort. Loin de calmer les assistants, cet accident fatal les exaspéra... La violence de la discussion s'accrut encore...

« Dans un coin, deux adversaires exaspérés allaient en venir aux mains. L'un s'empara d'une corde qui liait ensemble deux toiles non vendues lors de l'exposition des œuvres du peintre, et, s'en servant comme il eût fait d'un fouet, en frappa son interlocuteur à la face. Par malheur, la corde s'enroula autour du cou de ce dernier, qui se débattit... L'autre, croyant que son adversaire avait l'intention de lui arracher la corde des mains, tira à lui... Quelques secondes de lutte, et un deuxième cadavre gisait à quelques mètres du premier.

« Ce nouvel accident fit renaître le calme... »

Le « père Carlier » ne veut prononcer aucun nom. Il se contente, en terminant, de protester contre certaines insinuations :

« — On se trompe, dicte-t-il à Mlle Trinchant. De ce côté, aucune culpabilité d'aucune sorte. »

« — Mais connaîtrons-nous, un jour ou l'autre, le mot de cette énigme ?

— Non. L'affaire sera bientôt classée ».

En ce qui concerne l'affaire Lemoine, le « Père Carlier » me répond :

« — Lemoine sera arrêté et condamné. Il fera de la prison, mais peu.

— Pouvez-vous me dire où est cet ancien détenu ? Le voyez-vous ?

— Oui, à Paris.

— Dans quel quartier ?

— Non loin de la gare de Lyon.

— La rue ?...

— Je ne peux la nommer. Vous l'indiqueriez à M. Hamard qui a offert une prime ».

Je m'emploie de mon mieux à calmer les craintes de l'excellent « esprit » : je m'engage, foi de reporter, à ne rien révéler, ni à M. Hamard, ni à personne.

Convaincu par la sincérité de mon accent, le « père Carlier » dicte alors, non seulement le nom de la rue, mais le numéro de la maison où réside le fugitif, et jusqu'au nom de la personne qui lui a donné asile. Le fameux escroc habiterait chez un M D... Il aurait pris l'excellente précaution de se teindre en blond.

Ce détective de l'autre monde nous ayant appris tout ce qu'il sait, nous allons le quitter et poursuivre notre petite enquête en nous rendant

Chez Mme Ana-El

qui s'occupe plus particulièrement de la divination par les chiffres.

L'épreuve à laquelle je vais la soumettre ne sourit guère à Mme Ana-El. La devineresse préfère, en effet, être en présence de la personne dont elle doit parler afin de pouvoir lui faire inscrire les chiffres d'après lesquels elle rend ses oracles.

En dépit de cette réelle difficulté, Mme Ana-El veut bien me répondre ; mais elle m'affirme qu'elle craint de se tromper.

J'inscris donc, en pensant fortement, ainsi que me le conseille Mme Ana-El, un nombre de trois chiffres — comme c'est l'usage — pour chacune des questions que je veux poser.

Voici les réponses de Mme Ana-El :

1° Sur le crime du passage Ronsin :

« Assassinat qui n'en est pas un... commis, sans aucune préméditation, par deux personnes qui furent, elles aussi, des victimes, des victimes de la fatalité. »

2° Sur l'affaire Lemoine :

« — Lemoine est loin..., de l'autre côté de la mer. Il n'a pas changé d'aspect. On ne l'arrêtera pas de sitôt — si toutefois on le retrouve un jour... On dirait qu'il a hésité, avant de partir, sur la direction qu'il devait prendre. »

Ces déclarations enregistrées, je me rendis

Chez Mme Maya

qui ne voulut pas souffler mot de l'affaire Steinhel.

Il n'en fut pas de même de l'affaire Lemoine, et voici ce que me dit la voyante, après avoir fixé un instant la flamme d'une bougie :

« — L'homme dont vous me parlez n'est pas très loin... Je le vois transformé. Mais il est reconnaissable tout de même, et une personne tant soit peu physionomiste le reconnaîtrait facilement. Aussi sera-t-il retrouvé ; mais je ne saurais fixer une date, même approximative.

Cet homme est fort, très habile, et il avait tout combiné depuis longtemps — bien avant son arrestation ».

Nous terminerons là cette enquête, nous en remettant à demain du soin de confirmer ou de démentir tout ou partie des oracles, parfois concordants, mais souvent contradictoires, que nous avons enregistrés — et que nous ne faisons connaître, nous le répétons, qu'à seul titre documentaire.

GEORGES MEUNIER.

ÇA ET LA

A propos de voyance

Mme de Poncey, l'intéressante voyante du 191, Faubourg-Saint-Honoré, nous communique la lettre suivante :

Gergy (Saône-et-Loire), 28 novembre 1907.

Madame de Poncey,

« Le 30 octobre 1907, notre grand'mère, âgée de quatre-vingts ans, a disparu subitement de son domicile.

« Après bien des recherches, qui ont duré trois semaines, nous n'avions trouvé aucune trace de l'égarée.

« Ayant eu recours à vous, et ayant suivi vos indications point par point, sur l'endroit que vous nous indiquiez nous avons retrouvé le cadavre de la pauvre femme, et nous vous en adressons nos meilleurs remerciements. »

M. B.

Une apparition

Il y a peu de temps vivait à Santrago, dans la circonscription du premier bureau de police, un ménage d'origine espagnole du nom de Larénas, composé du sieur Larénas, sa femme et une fillette de dix ans. Larénas, profitant de l'absence de sa femme, sortit un matin de sa maison, après avoir remis à la fillette une lettre fermée pour sa femme. Lorsque celle-ci revint, et après avoir pris connaissance de la lettre, dans laquelle son mari lui disait qu'elle ne le reverrait plus, qu'il allait se suicider, la pauvre femme courut à la police et le commissaire ordonna aussitôt des recherches, en vue de retrouver l'individu, avant qu'il pût se suicider. Rien ne put être découvert, on n'avait vu nulle part le désespéré. La nuit, vers huit heures, le policier de garde entendit une détonation dans le parc Foressal, à quelque distance du commis-

sariat. S'étant rendu sur les lieux, il trouva sur un banc du parc un cadavre ensanglanté. Le suicidé fut reconnu pour Larénas et transporté à la Morgue. Cinq ou six mois après ce suicide, la police faisant une ronde nocturne, vit de nouveau sur le même banc, où Larénas avait accompli son acte de désespoir, un corps étendu et plein de sang, chose qui provoqua chez les agents une profonde stupéfaction. Tout à coup, lorsqu'ils voulurent s'approcher du cadavre, tout avait disparu. Jugez de leur épouvante !

Les gardiens du cimetière racontèrent qu'eux aussi avaient vu l'apparition et que celle-ci s'était dissipée de la même façon, sans laisser de traces.

Annonce de mort par un miroir

L'auteur dramatique et critique Thomas Szana, directeur du théâtre Urania, de Budapest, est mort récemment et à l'occasion de cette mort on raconte le fait suivant : le 11 février, vers 6 h. 1/2 du soir, une personne étrangère vint au théâtre et demanda à voir le secrétaire ; le portier lui indiqua la porte du bureau du directeur et l'étranger y entra. Mais, un instant après, il en ressortit précipitamment, tout effrayé, et dit aux personnes qui étaient dans l'antichambre, que dans le miroir pendu au-dessus du bureau, il avait vu Thomas Szana, et pensant qu'il était entré derrière lui, s'était retourné tout souriant ; mais il n'y avait personne et il était ressorti pour le rattraper dans l'antichambre. Or, M. Szana était couché malade dans son lit, ce que fit remarquer un monsieur présent. L'étranger ne voulut plus retourner dans le bureau pour y attendre le secrétaire.

Ce dernier arriva quelques minutes après et à peine se fut-il assis à la table que le miroir pendu au-dessus tomba et se brisa en morceaux ; le secrétaire se coupa en saisissant l'un de ces morceaux ; il échappa, d'ailleurs, à un plus grand danger, car il aurait pu être tué par la chute du miroir qui avait l'épaisseur d'un doigt et était très lourd ; il avait la tête et les épaules couvertes de minuscules fragments de verre, et il fallut une demi-heure pour l'en débarrasser ; l'on ne put comprendre que la tête eût été épargnée. Le miroir était fixé dans le mur par un crochet très solide enfoncé dans un coin de bois encastré dans le mur. Comment le crochet était-il sorti ?

Le directeur était mort à peu près au moment de la chute du miroir. Chose curieuse, vers la fin de l'année dernière, avait été jouée au théâtre Urania une pièce intitulée *Superstition*, dans laquelle le spiritisme avait été malmené et présenté sous un jour absolument faux.

Avertissement télépathique de mort.

Le fait remonte au naufrage du bateau *City of Boston*, dans l'hiver 1869-70, et est rappelé par l'*Ottawa Evening Journal* du 17 janvier 1908. Il y avait sur ce bateau un jeune homme de Halifax, fort délicat de santé, fils de feu le sénateur Anderson, et à qui on avait conseillé un voyage en mer. Or ce jeune homme possédait un chien terre-neuve dont il était inséparable. Le jour où son maître s'embarqua, le chien se retira dans son chenil et refusa toute nourriture et resta insensible à toutes les caresses ; il finit par mourir. Vers l'époque de sa mort, Mme Anderson s'éveilla une nuit, réveilla son mari et lui dit : « Nous ne verrons plus Willie. » Le sénateur s'efforça de la rassurer en lui faisant remarquer que c'était le chagrin du départ de son fils qui lui inspirait ces pensées. Mais elle insista, disant : « Je l'ai vu sombrer et au moment d'être englouti par le flot, il a appelé : « Mère ! » puis je ne l'ai plus vu. Tu peux être certain que je suis dans le vrai et nous ne le verrons plus jamais. » Quelque temps après on apprit, en effet, des nouvelles du naufrage. On ne vit plus rien du bateau, sauf une planche qui échoua en Cornouailles et sur laquelle on lisait que le bateau était sur le point de sombrer.

Remarquable cas de télépathie

Dans la commune Sant'Andrea di Lagno, une paysanne, nommée Spiccioza, avait été occupée dans la journée aux champs. Comme elle rentrait le soir, à six heures, son fils Andrea, âgé de douze ans, qui avait été seul à la maison toute la journée, vint à sa rencontre tout en larmes et lui raconta qu'il avait eu une vision et vu que son père, qui avait émigré en Amérique, était mort, et qu'à son lit de mort, se tenaient deux sœurs de charité. La pauvre femme effrayée eut grand'peine à calmer son garçon. Elle consulta un médecin qui examina l'enfant, mais le trouva en parfaite santé. Une demi-heure après, Andrea jouait joyeusement avec ses camarades. Le lendemain, à neuf heures du matin, la paysanne reçut de New-York un télégramme lui annonçant que la veille, son mari était mort dans un hôpital de cette ville.

Prévision somnambulique

La jeune femme du brasseur Haudsmann devait subir une opération et il fallut l'endormir. Avant l'établissement de la narcose complète, dans un demi-sommeil, cette femme qui, dans son délire, croyait parler à son petit enfant, répétait toujours ces mots : « N'est-ce pas, nous ne laisserons pas partir papa, il ne doit pas mourir ! » Le jeune mari se tenait à côté de sa femme, *plein de santé*, pendant qu'elle s'exprimait de la sorte. Quatre jours après il était enterré ! Le lendemain de l'opération de sa femme, il fut atteint d'une maladie grave et succomba rapidement. Ainsi la prévision de la femme, exprimée à l'état de somnambulisme, se trouva vérifiée de la manière la plus cruelle.

Un cas de double personnalité

On écrit de New-York : « Les psycologues américains sont vivement intéressés par un cas remarquable de double personnalité. Il s'agit d'un maître tailleur fortuné, Ch.-P Brewin, de Burlington (État de New-York), qui disparut il y a 4 ans sans laisser de traces et dont on ne put découvrir la résidence malgré toutes les recherches. On l'a retrouvé récemment à Clairfield, où il travaillait comme simple garçon tailleur à la journée, prétendait s'appeler Fr.-G. Johnson et avait oublié toute son existence antérieure. Lorsque ses amis le retrouvèrent, il tomba dans une grande perplexité ; il s'endormit ensuite profondément. A son réveil, il avait oublié sa vie de quatre années en qualité de Johnson et il reconnut sa femme, ses proches et ses amis. La Société des recherches psychiques

s'est aussitôt emparée de ce cas; le professeur James Hyslop, de l'Université de Colombie, espère éveiller de nouveau, par l'hypnose, chez Brewin la personnalité de Johnson. Pendant les quatre années qu'il travailla pour gagner sa vie, il eut l'occasion de sauver la vie de sa patronne, miss Mary Brown, entra à la communauté des Baptistes et mena la même vie religieuse qu'auparavant à Burlington. Il fréquentait régulièrement deux dames, dont il considérait l'une comme sa belle-mère, l'autre comme sa sœur; il a même assuré cette dernière, qui s'appelle Anna C. Johnson, sur la vie. Tous ces faits sont attestés par des témoins. Mais Brewin est impuissant à s'en rien rappeler. Il ne fut même pas capable de conduire ses proches auprès de ses prétendues belle-mère et sœur. Le professeur Hyslop considère ce cas comme l'un des plus nets et des plus saillants parmi les nombreux phénomènes de double existence que la science a enregistrés. Dès que Brewin sera remis de toutes ses émotions, assez pour pouvoir être soumis à l'hypnose, ce savant tâchera de savoir de lui exactement par quel concours de circonstances Brewin était subitement devenu Johnson. »

A TRAVERS LES REVUES

PRÉVISIONS DE CRIMES EN SONGE

La *Lumière* traduit du *Light* les curieux exemples suivants de rêves prémonitoires qui auraient facilité la découverte de crimes ou de vols importants :

Un détective éminent eut le rêve prémonitoire d'une scène de brigandage plusieurs semaines avant sa perpétration ; il vit ainsi tous les détails du fait, la méthode employée et le malfaiteur qui devait le commettre, il garda dans la mémoire les détails de son rêve, et suivit tous les mouvements de l'homme, un criminel bien connu et très habile qu'il avait reconnu dans sa vision. Plusieurs semaines après, le rêve se réalisa exactement.

Les incidents d'un cambriolage d'une maison voisine furent vus en rêve par un agent de la poste, qui put donner son témoignage à la police après son accomplissement. Le rêve avait un tel caractère de réalité que, réveillé, il alla à la fenêtre de sa chambre pour jeter un coup d'œil sur la maison visée et vit effectivement deux hommes qui y entraient par effraction. Les faits et gestes des deux voleurs furent exactement ceux qu'il avait vus dans son rêve ; ils achevèrent leur cambriolage pour être aussitôt après appréhendés par la police.

Plusieurs médecins ont rapporté des cas semblables. Ainsi le fameux Dr Grégory raconte le fait d'une dame qui rêva que l'on volait à son fils, qui habitait à plusieurs milles de distance, un billet de 50 livres de la banque d'Angleterre; le voleur s'était introduit dans sa chambre pendant la nuit. Le lendemain la dame, vivement frappée de son rêve, se rendit auprès de son fils et constata qu'il avait été effectivement volé par quelqu'un qui était entré dans sa chambre pendant son sommeil. Il était difficile de faire reposer une accusation sur le fait d'un rêve ; mais le numéro du billet de banque était connu et arrêt avait été fait sur son remboursement à la banque. Peu après l'individu vu en rêve fut arrêté pour un autre vol et le billet en question fut retrouvé parmi ses effets.

Le Dr Abercrombie raconte de même un triple rêve d'une dame qui vit ainsi d'avance une tentative de meurtre avec vol sur une parente âgée par un domestique mâle noir. Elle fut tellement impressionnée de ce rêve qu'elle trouva utile de faire surveiller l'individu suspect par une personne cachée dans la chambre. Exactement comme elle l'avait vu en rêve, le malfaiteur fut trouvé porteur d'un couteau caché dans un seau à charbon qu'il tenait en entrant dans la chambre; contrarié dans ses projets, toute son attitude prouvait ses intentions criminelles.

Un aubergiste du nom d'Adam Rogers, habitant Portlaw, rêva une nuit qu'il voyait deux hommes ensemble à un endroit proche de sa maison et que l'un d'eux soudain tua l'autre. Son rêve avait un tel caractère de réalité qu'il se réveilla dans une vive agitation et raconta les circonstances à sa femme, puis le matin à des voisins et désigna le lieu de la tragédie rêvée. Le lendemain deux hommes répondant exactement au signalement de ceux vus en rêve s'arrêtèrent à l'auberge, et l'aubergiste, frappé de cette singulière coïncidence, essaya de les empêcher de partir ensemble, mais sans y réussir. Peu après leur départ, l'un des deux hommes fut trouvé assassiné exactement à l'endroit rêvé, et on reconnut en lui sans aucune méprise celui que l'aubergiste avait désigné. Son compagnon fut pris quelque temps après, et, le rêve de l'aubergiste aidant, fut condamné.

Le remarquable rêve prémonitoire, qui se reproduisit trois fois, de l'assassinat de Perceval, Chancelier de l'Echiquier, dans le couloir de la Maison des Communes, est bien connu et authentique. A trois reprises, quelques semaines auparavant, la tragédie se déroula dans tous ses détails en rêve à un homme des Cornouailles qui ne savait rien des partis politiques, ni du lieu de la scène, et raconta son rêve à qui voulait l'entendre peu avant l'assassinat.

D'autres fois des rêves peuvent aider à la découverte de crimes déjà commis et des criminels : l'arrestation du meurtrier de la Grange rouge (Red Barn) est l'un des faits les plus célèbres de cette nature.

LES LIVRES

La *Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise*, fondée à Lyon en 1902, vient de transporter son siège social dans un nouveau local, 10, rue Bugeaud, à Lyon, et de publier son catalogue pour 1908 qui comprend environ 2.000 ouvrages. La Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise est une œuvre absolument indépendante qui ne relève d'aucune secte ni d'aucune doctrine; ses collections comprennent tous les principaux ouvrages sur le Magnétisme, le Psychisme, le Spiritisme, les Sciences divinatoires, la Philosophie occulte, les religions comparées et la Mystique. Moyennant un prix modéré, elle délivre des abonnements à la lecture pour toute la France et même l'étranger. Pour toutes demandes de renseignements et de catalogue, écrire au gérant de la Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise, à M. A. Jas, avec un timbre pour la réponse.

Le Gérant : GASTON MERY

Paris. – Imp. J. Gainche, R. TANCRÈDE, Succr, 15, r. de Verneuil.
Téléphone 724-73